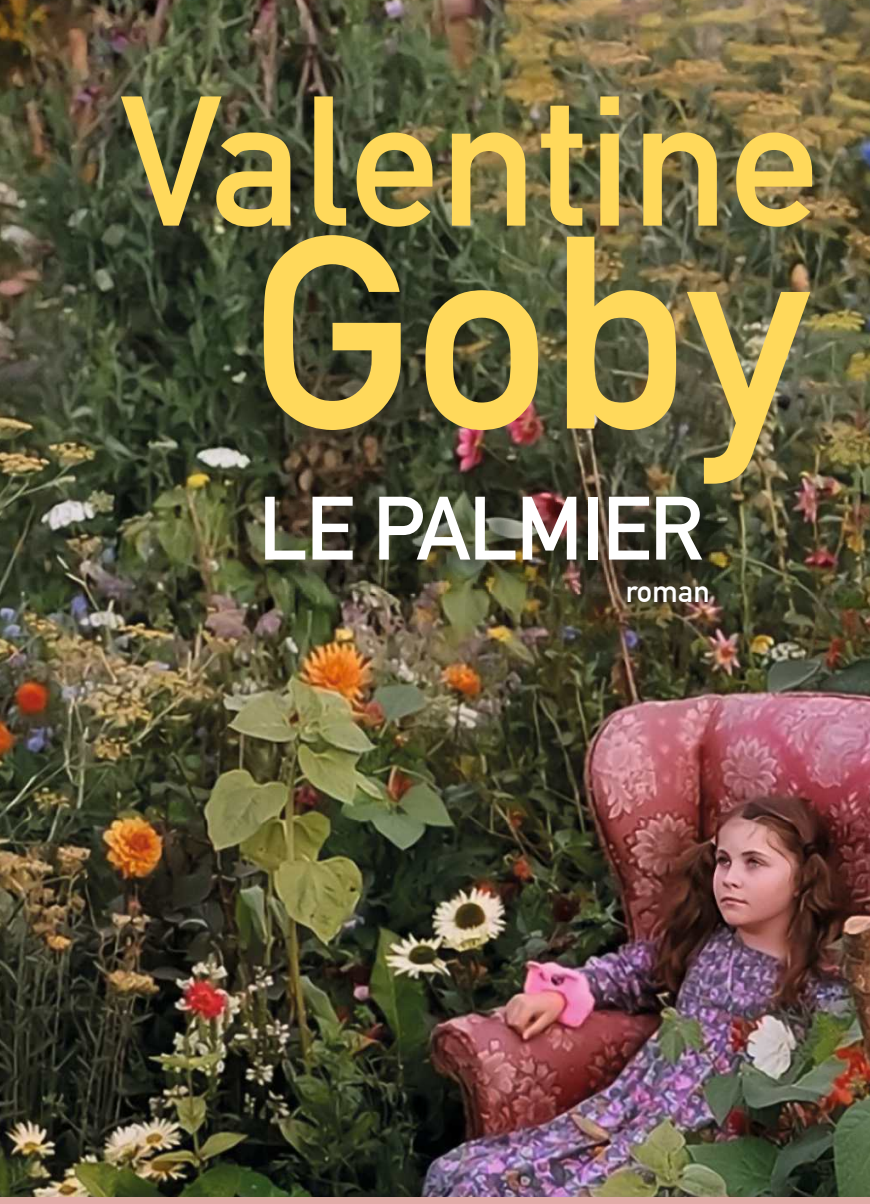


Portrait d'une petite fille en puzzle.

Rentrée littéraire 2025

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

À la manière des imagiers de notre enfance, Valentine Goby offre un roman d'initiation à la fois grave et lumineux : le portrait kaléidoscopique d'une petite fille qui cherche à guérir de ses blessures grâce à ses liens sensibles au langage et à la nature.

Vive est une enfant dont la jeunesse se déploie à l'ombre des grands arbres du jardin familial, dans l'attente des essences exotiques que son parfumeur de père rapporte de ses lointains voyages, et en écho aux mots nouveaux qu'elle consigne dans son carnet pour apprivoiser le monde qui l'entoure. Un univers merveilleux peu à peu teinté d'angoisses dont Vive va tenter de saisir l'origine en archéologue de sa propre existence. Afin de comprendre la signification de l'image obsédante qui ouvre le livre et signe la fin de l'innocence – le palmier mort –, elle va défroisser les plis de sa mémoire et reconstituer le puzzle des souvenirs.

Le palmier est le roman vrai d'une héroïne qui, comme l'autrice elle-même, fut très tôt confrontée à l'enchantement et à l'effroi. Il est aussi une fascinante enquête, intime et poétique, sur l'univers de la parfumerie, le territoire de l'enfance, les pouvoirs de l'imaginaire et l'aventure de l'écriture.

LE PALMIER

“Domaine français”

VALENTINE GOBY

Valentine Goby est l'autrice de plusieurs romans publiés chez Actes Sud, notamment Kinderzimmer *(2013), pour lequel elle a obtenu treize prix littéraires dont celui des Libraires, mais aussi* Un paquebot dans les arbres *(2016),* Murène *(2019) et* L'île haute *(2022).*

L'écriture de ce roman a bénéficié du soutien de la communauté de communes de Saint-Quentin-en-Yvelines (résidence).

© ACTES SUD, 2025

Photographie de couverture : © Siân Davey

ISBN 978-2-330-20940-7

VALENTINE GOBY

Le palmier

roman

ACTES SUD

À mes parents.

Autour de la nudité et de la solitude
le rôdeur rôde.

Jean Giono,
Un roi sans divertissement.

Le personnage était l'Arbre (…). Le départ, brusquement, c'est la découverte d'un crime, d'un cadavre qui se trouva dans les branches de cet arbre.

Jean Giono,
à propos d'*Un roi sans divertissement.*

1

L'ÉLAGUEUR

L'herbe courte et cassante poinçonne ses plantes de pieds, elle n'y prête aucune attention. Pas plus qu'à la mèche collée en travers de son front ou qu'à la grosse mouche qui vibrionne dans sa nuque. La paume refermée sur le poil de la chienne elle regarde l'homme casqué, ganté de fer, caparaçonné de rouge et noir fendre la fixité de ce matin d'août, se hisser vingt mètres au-dessus du sol une tronçonneuse fichée dans le dos. Elle l'accapare entière, l'enfant, cette reptation lente et silencieuse. L'homme rehausse cran à cran la longe enlaçant le stipe, un demi-mètre à la fois. On n'entend rien que les chocs sourds de la corde, l'enfoncement des griffes d'élagage dans le faux tronc et les halètements de Jujube. Vue du ciel, a dit l'homme à son père en ajustant le baudrier, la couronne foliaire d'ordinaire bien ronde doit avoir un drôle d'air. Affaissée au centre, voyez ? il a continué, abaissant sa main ouverte en étoile, les arcs des palmes brisés comme les pattes d'une araignée faucheuse. Des arbres morts Vive en a vu, jamais des arbres en train de mourir. D'en bas c'est difficile de croire qu'il meurt, même si les feuilles ternes ont tu leurs froissements de soie. Le ciel est dégagé bleu mat. Pour l'instant le décor est

intact. Vous vous y prenez tard, a dit l'homme en faisant cliqueter les mousquetons ; il coupera la tête.

La faute au charançon. Ainsi nomme-t-il l'insecte embusqué là-haut, tout à l'heure elle notera ce nom dans le cahier de mots nouveaux. Les galeries indécelables creusées dans le stipe, à la base des palmes, les coups de ciseaux dans le feuillage, les palmes peu à peu désaxées, c'est son œuvre, et l'invisible dévoration du dedans. Depuis combien de temps, mystère. Vous ne surveillez pas vos arbres, a murmuré l'élagueur sans moduler la voix. Ce n'était pas une question.

L'homme est au plus haut maintenant. Il fixe le rappel, s'assoit dans le vide. Abaisse sa visière de protection. Dégaine la tronçonneuse, à la façon d'un sabre elle pense. La fait vrombir, incise le silence. La chienne tressaille sous la paume de l'enfant, chhh elle murmure, chhh, resserrant le poil sans lâcher l'homme des yeux. Un nuage doré poudroie soudain autour de l'élagueur. C'est un très beau massacre. Une palme se décroche, tournoie en aile d'oiseau avec ses grandes feuilles pennées, puis s'affale sur la bâche verte. Une deuxième, une troisième, elles dégringolent une à une en valse hypnotique, et de longues grappes de dattes jaune pâle s'abattent par-dessus avec un bruit de pluie. Palme, palme, palme ; pluie de dattes. Ça se répète. Palme ; pluie de dattes. Ça dure. Pluie de dattes ; palme, palme. À un moment la tête est rasée, tout ocellée d'empreintes claires aux attaches sectionnées des palmes. L'homme s'attaque à la tête. Longs jets de sciure, des morceaux tombent mêlés de résidus de vert dissimulés à l'intérieur. Puis l'homme coupe le moteur, jette un œil par-dessus son épaule, lève

haut le pouce. Il replace la tronçonneuse dans son dos. Descend en rappel, poussant des pieds contre le stipe en bonds larges et tranquilles. Ça aurait plu à Dan, son frère de quinze ans fou d'escalade, se dit l'enfant, seulement il est en colonie de vacances à cinq cents kilomètres – et peut-être, à cette heure, il varappe.

Autour d'elle le décor se met à bouger, les silhouettes de son père en costume-cravate à peine débarqué de l'avion, de sa mère portant Aimé, son petit frère, de son oncle Will et de sa compagne Agnès, d'Oscar, le voisin inquiet pour ses propres palmiers et puis du jardinier Fouad juste rentré d'Algérie. Jujube se redresse, tracte l'enfant en pyjama agrippée à son poil. Aimantés par la bâche ils veulent voir, tous, mais d'abord l'odeur les assaille. Ça pue le vinaigre et quelque chose de noir aussi, d'écœurant et de sale. Un doigt sur le nez, l'homme qui se désharnache lance de loin : ça, c'est la pourriture. Ce n'est qu'après qu'elle voit les larves, l'élagueur prononce le mot en enroulant sa corde, blanches, grasses, de la grosseur d'un doigt, se tordre hideusement parmi les lambeaux de fibre. Leur tête pourpre expulsée d'un boyau de chair molle. Comment se figurer le coléoptère de Bornéo brun-rouge qu'elles préparent, somptueux bijou qu'on épinglerait bien au revers d'une veste, ses élytres nervurés de noir, ses pattes onyx ciselées, ses pois noirs à l'arrière du pronotum, sa trompe fine ornée d'antennes à pointes topaze. Elle voit seulement des larves, ravageurs travestis en bébés blancs et flasques.

L'homme et son collègue ramassent les palmes, les grappes de dattes, replient la bâche jonchée de fibres

et de morceaux de tête et de larves vivantes et jettent le tout dans un broyeur raccordé au camion. Ça commence à hacher. Elle s'approche de la machine vibrante. Les bras noués autour du cou de Jujube, la joue contre son chaud elle observe la cérémonie punitive jusqu'au bout, jusqu'au foin et à la poudre. Ils vont tout brûler, annonce l'élagueur. Feu, fumée, cendre. Ça l'impressionne. Ça la soulage. Puis ils passent à l'insecticide les outils et le broyeur.
Le camion démarre dans un nuage mauve. Reste le stipe nu.

2

LE JARDIN

Le jardin selon Vive c'est des arbres avec des trous entre eux. Les trous sont de pierre et d'herbe, autrement dit en cet été brûlant : du sec. C'est aussi rêche à voir qu'à traverser, un paillasson de chardons et de chiendent. Les agapanthes grillées sur pied semblent des mues de sauterelles, les lavandes sur les murets pâlissent jusqu'au blanc. Le rare doux qui jaillit par endroits accroît par contraste l'impression de soif – plumbagos, lauriers-roses, roses. On n'a rien arrosé. Sauf Fouad si ça se trouve, en cachette, d'où les roses. L'air craque de bruits d'insectes, à ras de sol ça frit. Le père est descendu mais trop tard voir dans la vieille citerne bourrée de cailloux s'il ne resterait pas un peu d'eau.

Sous les arbres s'étend le paradis de Vive. Les feuilles d'arbre absorbent la lumière, la changent en sucre et s'en nourrissent, toutes les couleurs sauf le vert. Le vert est le pays préféré. Les ombres l'agrandissent, au pied des troncs elles déploient des arbres en plus, des arbres couchés, sans épaisseur, changeant de forme, qui déversent au sol la fraîcheur des feuillages et gagnent sur le sec. Les ombres relient les arbres entre eux, amalgament les cimes qui au ciel jamais ne se touchent, dessinent des chemins à l'abri du feu.

C'est depuis l'ombre qu'à la jumelle Vive scrute les trous de jardin en dégradés de gris. Elle a découvert les jumelles un jour de sortie scolaire, vu détaler un lièvre à cinq cents mètres dans la garrigue, une antenne télé miroiter sur une crête et Alia se curer le nez en cachette. Quand Vive s'en est servi pour lire au tableau, on l'a conduite chez l'opticien. Depuis elle porte des lunettes. Mais grâce aux jumelles reçues pour son anniversaire, ses yeux la portent loin sans qu'elle ait à quitter l'ombre.

Vive ordonne les arbres en tribus. Il y a les arbres à histoires. L'arbre mutant par exemple, un bigaradier devenu oranger à partir d'une pousse apparue sous la greffe, maintenant il donne de vraies oranges. L'arbre à plumes, un olivier envahi de perruches à collier qui bruisse et palpite continûment – Dan dit l'arbre à chiures. L'arbre à bijoux, un prunus dans lequel Vive a trouvé deux bracelets dorés. L'arbre à frelons, qu'un chasseur a tiré à la chevrotine pour pulvériser le nid, emportant les grosses branches.

Il y a les arbres utiles. Le grand cyprès du bout de l'allée porte un sac où le boulanger dépose du pain le matin. Le laurier-rose sert aux bouquets. Les tilleuls devant la chambre de Vive font rempart au soleil. Les fruitiers servent à donner des fruits. Le myrte à feuillage serré fait coffre à trésors – bracelets du prunus, cartouches de chasse vides, paquet de cigarettes de sa mère FUMER TUE. On a longtemps broyé ses feuilles pour embaumer des peaux tannées changées en sacs ou paires de gants, ainsi est née la parfumerie, dit le père de Vive qui sait de quoi il parle.

Il y a les arbres à naissances, mimosas jadis plantés pour chaque nouveau-né par des ancêtres

aujourd'hui disparus. Ça aurait plu à Vive, un mimosa rien qu'à elle.
Il y a des arbres à jouer, comme l'olivier au tronc creux où elle fait la marchande.
Il y a les arbres refuges, des lauriers-sauce qui poussent en bosquet sous la première restanque. Entre les troncs, sous un épais pelage vert-gris s'ouvre un abri insoupçonnable. Les sons y arrivent assourdis. La pluie n'entre pas. La chaleur n'entre pas mais dilate par en dessous le parfum des feuilles. Le jour darde en rayons rares. On est dans la pénombre qui est plus que de l'ombre, elle a du volume. Les paumes tendues, Vive escamote les pointes de feu qui percent entre les feuilles, ses doigts s'orangent en transparence. Elle pense aux mains de la Daphné de Rome, sur la carte postale punaisée au-dessus de son lit. Des feuilles de marbre poussent au bout des doigts de la statue, si fines qu'aux bordures la lumière les traverse. Elle connaît l'histoire de Daphné, une demi-déesse, une nymphe indique la carte postale, *nymphe* est entré dans son cahier de mots, qui échappe à un poursuivant en suppliant son père de la changer en arbre. Le père est un dieu. Il peut tout. Il métamorphose sa fille en laurier et triomphe d'Apollon. Des nymphes vivent aussi dans les platanes, les pins et les micocouliers a raconté madame Meyer, la maîtresse – dans les prunus peut-être, d'où les bracelets. Qu'est-ce que Daphné perçoit de l'oiseau perché sur sa branche ? Du scarabée qui tâtonne son tronc ? Vive apporte dans les lauriers des livres, des peluches, des biscuits. Nul n'y entre avec elle à l'exception de Jujube, sa chienne qui a le nom d'un fruit. Vive se demande ce que Daphné perçoit de Jujube couchée sur ses racines.

Il y a les arbres à cousins. Des arbres de vacances, éloignés de la maison, fréquentés à la faveur des séjours de parents venus de Grenoble, de Paris, de Toulon, d'Andorre et d'Amérique, d'adolescents qui reculent les frontières du jardin. Ce sont les arbres du bois, chaos de chênes, d'arbousiers, de pins parasols craquant et gémissant – les nymphes, bien sûr –, d'arbustes à parfums, cistes, lentisques, genévriers aux étoiles piquantes. Si tu t'enfonces, tu quittes les effets de bordure, tu gagnes la forêt intérieure. Pas de trous entre les arbres, pas d'herbe, une ombre pas épaisse mais continue, à peine fissurée de bleu dans les *fentes de timidité* (mot du cahier de Vive) que laissent toujours les arbres entre eux. Ici, les résidus d'une mosaïque devant laquelle on priait pour la pluie. Là, un tapis de pommes de pin dont on déloge les pignons au goût de beurre. Une fois, dans ses jumelles, Vive croise la face d'une chouette. Le cœur du bois est le royaume des jeux de pistes, des cabanes. Et aussi, pour les plus jeunes, des caresses de chiots. Ils s'allongent sur des pierres tandis que les grands fouillent les ronciers. Ils relèvent leurs t-shirts, roulent des pignes sur leurs peaux nues, y piquent des aiguilles de pin, Vive le fait avec Louisa, avec Hans et Arno qui ont déjà dix ans. Ils suivent le collier des vertèbres, les rainures des côtes, les angles des omoplates avec des soies au bout des ongles et ils soupirent avec les nymphes des pins. Ils s'auscultent l'aisselle, le cartilage d'oreille en forme de coquillage, la peau derrière l'oreille douce comme une paupière. Ils collent l'oreille à leurs thorax androgynes, tâtent le pouls sans être sûrs d'où il se trouve et ils promènent leurs doigts au hasard : la gorge ? le poignet ?

l'abdomen ? Ils explorent et frissonnent. Ailleurs qu'au bois ils n'osent pas.

Et puis, il y a le palmier. Il n'appartient à aucune tribu. Même pas relié aux autres arbres par son ombre. Majestueux, immense, solitaire. On le voyait depuis le bas de la colline et depuis le village au-dessus. Il était l'arbre le plus haut du domaine. Il mesurait vingt-cinq mètres, a dit le père à l'élagueur, il avait cent soixante-cinq ans. Jusqu'au charançon il n'avait pas d'histoire. Il était le palmier. Il était vivant et maintenant il est mort.

3

L'YLANG

— Les phéromones, tu avais tenté ?

Vive rêveuse trempe son pain dans le thé, rattrape la mie d'un coup de langue juste avant qu'elle se délite et la colle contre son palais. Elle pense aux larves. Will et Agnès sont partis se promener. Sa mère coupe des pommes sur le plan de travail, ça sent la pomme et la pâte crue. Dehors devant la cuisine, le père et le voisin Oscar prennent un café. Si elle tourne la tête, par la porte grande ouverte Vive voit le vieil homme de face calé dans la chaise en plastique, et le dos carré du père resté debout, chemise froissée, cheveux en bataille – il n'a pas le temps de s'asseoir, lui, il doit repartir pour l'usine. Le père secoue la tête ; non, les phéromones il n'a pas tenté. Dommage, dit Oscar, c'est assez efficace. Il lui avait fait suivre le message de la mairie, non ? Lui, on lui a installé plusieurs pièges gratuitement.
— J'en ai capturé plein, des charançons.
Vive suçote le miel dans les trous de sa tartine. Oscar parle de nématodes, de vers microscopiques qui colonisent les larves et s'y reproduisent et les mangent de l'intérieur. Par précaution il en a aspergé des quantités depuis mars, en plus des pièges à phéromones, les palmiers plantés par son arrière-grand-père il y

tient. Les huit cent quatre-vingts de la Promenade des Anglais, qui datent de 1860, ont tous crevé comme ça, il dit en claquant des doigts. Le père opine, pose la tasse sur la table de jardin, scrute son portable et fait défiler les messages. Il est pressé, c'est évident mais Oscar le retient.

— L'insecticide tue trop tout autour, en général j'évite.

Pour finir, reprend Oscar alors que le père esquisse un mouvement vers la cuisine, j'ai commandé du benzoate d'émamectine. Encore un drôle de mot pense Vive en regardant un bout de pain se décomposer au fond du bol. Elle suppose que le père fronce les sourcils parce qu'Oscar souffle, mais si, il lui en a parlé, le produit espagnol introuvable en France. Acheté sur internet bien sûr. Tu places un cathéter directement dans le stipe et tu injectes le produit à la seringue – il fait le geste – rien de plus facile, excellents résultats. Un vaccin, quoi. Le jardinier Fouad lève la tête de temps à autre, elle le voit là-bas, par-delà Oscar, qui s'intéresse, arrachant des herbes entre les lavandes.

— Ça coûte la peau des fesses. Il faut pouvoir, c'est vrai… Toi Marco, tu aurais pu.

C'est le même ton qu'employait l'élagueur tout à l'heure, constatant la gravité des symptômes sur le palmier. Tous prennent son père en faute.

Oscar le concède, agitant son bob dans la chaleur montante, les signes apparaissent tard. À cette hauteur-là, il dit, désignant derrière lui l'espace invisible où se dresse le moignon de palmier, les trous dans le stipe on ne les distingue sans doute pas. Mais les palmes abîmées, tout de même, ça ne

passe pas inaperçu… Bref, mieux vaut prévenir. Il termine son café, gratte le sucre à la cuiller.
— Dis donc, au Congo et en Indonésie, on mange des larves de charançons il paraît… Tu étais au courant, toi, le globe-trotteur ?
Ça le fait rire, Vive voit luire ses molaires en or à l'intérieur de sa bouche.
— Si ça se trouve, c'est l'avenir de nos assiettes ! Protéines animales sans empreinte carbone, il dit, à raison de cent à trois cents œufs par ponte on pourrait en nourrir, des humains, hein Marco ? Un petit élevage ?
Sa mère rit sans bruit en coupant les pommes. Vive, ça la dégoûte. Elle abandonne sa tartine. Le père hoche la tête, bâille derrière son poing.
— Au fait, tu l'as déclaré ton palmier ? Tarde pas. Y en a des dizaines autour qui pourraient être contaminés. Des dizaines de palmiers. Des dizaines de dizaines de larves.
— Je vais le faire, je vais le faire Oscar… Bon.
Vive veut que son père congédie Oscar.
— On n'est pas au bout de nos peines, continue le voisin. En plus du charançon les thrips menacent, et puis le sphinx… Oh mais enfin, tu sais bien, le sphinx du palmier, le papillon ! Un fléau…
Fléau, est-ce une sorte de papillon ? Le téléphone du père vibre.
— Il faut vraiment que j'y aille, Oscar. Je te raccompagne jusqu'à l'allée.
Enfin. Elle en veut à Oscar, il lui a volé le moment promis par son père. Oscar se déplie lentement.
— Tu as vu les carlines dans ton jardin ? Tu sais, les petits chardons ? Elles poussent partout. Elles ne supportent pas l'eau figure-toi, on les voyait dans

les calanques avant, à Marseille, entre les pierres et gavées de sel. Cette sécheresse…
Il pose la main sur l'épaule du père.
— Fais-moi plaisir Marco, observe les feuilles, les écorces, ça parle. Le stress hydrique fragilise tes plantes, deux mois sans pluie… Et quand une plante a soif gare aux champignons, aux bactéries, aux ravageurs et tutti quanti.
Il s'interrompt, les yeux fixés vers la fenêtre invisible à Vive.
— Nom de nom, c'est les bouteilles que je t'ai données le mois dernier ?
Quelles bouteilles ? De quoi il parle, Oscar ?
— Ah, oui, dit le père en se grattant la nuque. Fouad vient juste de rentrer d'Algérie…
Oscar secoue la tête, affligé.
— Toi alors.
Il reste là un instant, bras ballants, avant de faire pivoter sa grande carcasse.
— Allez, salut la compagnie !
Vive saute sur ses pieds, passe des tomettes fraîches au gravier tiède, se dirige vers la fenêtre. Sur le rebord, deux bouteilles en plastique gaffées de scotch jaune. À l'intérieur flottent des corps de mouches minuscules.

— Ton père… murmure la mère, songeuse, allumant une cigarette sur le seuil de la cuisine. Il a encore oublié d'accrocher les pièges.

— Tu viens ?

Oscar n'a donc pas confisqué tout le temps du père. Vive grimpe en hâte sur le canapé.

Pour que le père consente à être ici, il faut d'abord qu'il ait été ailleurs. Qu'il rentre de quelque part, de l'usine, de voyage, qu'il ait à raconter. Il rapporte une fiole, parfois une écorce aussi, un bout de bois, une feuille, et révèle à l'enfant le processus de conversion d'un état à l'autre, du végétal à la pâte, du solide au liquide. Ou plutôt il défait le temps, recompose la plante à partir du flacon où le récit patiente pareil au génie dans la lampe. Le mieux, c'est quand il parle d'un arbre.
Jamais elle ne le voit de si près que dans ces moments-là. Si elle lève la tête elle distingue les picots noirs et blancs de sa barbe, la cicatrice et les reliefs de peau échappés de son col, le cuivre qui cercle ses pupilles. Si elle se colle à son flanc il n'est plus qu'une odeur. Quand il revient de l'usine il sent l'usine, seulement l'usine, le puissant magma d'essences pures et d'extraits qui n'est l'odeur de rien sauf de l'usine, se substitue à l'air, se respire, se boit, submerge. Ce matin il revient de voyage mais sent l'usine quand même car elle imprime sa chair à force, ses cheveux, et partout il l'emporte sous forme d'échantillons serrés dans une sacoche ; une usine éventée par le monde extérieur, qui laisse passer des notes de sueur et d'après-rasage.

Il fait tourner entre ses doigts un flacon d'huile jaune clair. En août Vive sait qu'on *souffle* les machines, autrement dit on lave les cuves, à l'usine. Cette essence-là est un produit venu d'ailleurs. Ylang-ylang, il annonce, un arbre cultivé entre Madagascar et l'Afrique sur un archipel appelé les Comores. Madagascar elle situe, un planisphère couvre un mur de sa chambre, le nom surgit souvent dans les histoires du père. Comores en revanche est inédit, elle

le notera dans le cahier avec ylang-ylang en plus de charançon. Cette huile-là vient de l'île de Mohéli, la plus petite des Comores il dit. Ça fait trop de mots d'un coup. Elle préfère Mohéli à Comores, elle garde Mohéli, chasse Comores. Elle s'arrête là pour les nouveautés, les prochains mots tourbillonneront au creux de ses pavillons d'oreilles et se disperseront dans les airs. Elle oublie mangrove, garde l'image d'arbustes sur pilotis. Elle feuillette mentalement le catalogue de paradis accordé aux paroles du père, paysages bleu blanc vert, bestiaire exotique, quand d'un coup un intrus surgit : le *dugong*. Un mammifère à corps de dauphin et à tête d'hippopotame pourvu d'une large trompe et de défenses miniatures. Elle additionne les caractéristiques, l'improbable silhouette se forme sous son front, une chimère, un cadavre exquis ; il doit blaguer son père. Le dugong broute le fond des eaux, il ajoute, il aboie, siffle et gazouille, on dit qu'il *chante*. S'il existe, le dugong mérite une entrée dans le cahier de mots.

Sur l'île pousse donc un arbre appelé ylang-ylang. Tintement de clochettes, ça sonne chinois. Elle n'ose pas interrompre son père, parie chinois bien que Mohéli soit située près de l'Afrique. Elle y est presque, c'est un mot de tagalog, il explique, une langue des Philippines, les arbres sont voyageurs. Elle oublie tagalog et Philippines, retient qu'ylang-ylang signifie désert, ou rare peut-être, on ne sait pas, au sens d'unique, une fleur rare, autrement dit une reine, du fait de son merveilleux parfum. C'est la fleur de l'arbre qu'on transforme. Enfin l'arbre apparaît. Elle écoute. L'arbre est couvert d'un feuillage dense qu'on taille à hauteur d'homme pour que ses branches poussent à l'horizontale, et même

vers le bas, carrément à l'envers, ainsi les fleurs sont plus faciles à cueillir. L'ylang fleurit toute l'année. Les fleurs poussent en grappes, aussi vertes que les feuilles. D'ailleurs on ne dirait pas des fleurs, murmure le père, avec leurs pétales décoiffés, ça me rappelle quelqu'un tiens ! La fleur devient jaune vif, son cœur rouge foncé, c'est l'heure de la récolte et de la distillation. La suite Vive la connaît par cœur, l'eau bouillante dans le ventre de l'alambic, la vapeur dans le col du cygne, le serpent qui la refroidit, le vase florentin où l'eau et l'huile se séparent, l'essencier et pour finir, le flacon – elle sait sa leçon.

Il dévisse le bouchon, sent le premier. C'est le moment qu'elle préfère. Il a la flemme de se lever pour chercher une mouillette. Il essuie les miettes à la bouche de Vive et approche directement le flacon de ses narines. L'ylang dégomme l'odeur d'usine. C'est l'odeur toute crue. Vive recule. Attends, dit le père. Il tâte ses poches, en sort une mouillette cornée, la trempe dans le flacon. Il agite la mouillette, laisse se disperser le parfum, tend la mouillette à Vive. Elle inspire et expire par à-coups, elle a appris à faire, vide ses narines et respire à nouveau, si tu ne modères pas tes inspirations l'odeur attaque et tu ne perçois rien que du fort et du plat. Une odeur se déplie, il faut du temps pour entrer à l'intérieur. On la fait d'abord voyager vers les poumons, vers le cerveau, Vive visualise le trajet à travers les tuyaux et les poches du corps. Elle te remplit et ensuite seulement elle t'enveloppe, tu entres dans l'odeur, tu découvres sa forme, ses strates. Vive éloigne, rapproche la mouillette molle, se concentre. En dessous, ça ressemble au chèvrefeuille ou au jasmin, elle pense, le chèvrefeuille et le jasmin elle connaît,

il en pousse dans le jardin. Et puis le bonbon, décodent ses muqueuses olfactives. Ou plutôt, le sirop blanc qu'on boit chez Oscar, elle ose à voix haute, comment il s'appelle, déjà… Orgeat, dit le père. Le vernis à ongles de sa mère, aussi, elle dit. Ça y est, elle le tient : le mou du macaron elle annonce, triomphale, l'image est nette maintenant, au milieu du biscuit, où ça colle aux dents tu sais, le pas très cuit. Elle attend le verdict, en apnée. Il hoche la tête : pas mal… Il revisse le bouchon.
— Tiens.
Elle referme sa main sur le flacon tiédi, un de plus pour sa collection.

Elle récapitule : ylang-ylang, Mohéli, dugong. Un arbre, une île, un animal pour le cahier de mots, tout un monde. Et aussi, charançon.
Le père ne pense plus au charançon, ça se voit. C'est fini, le charançon. Le père va partir pour l'usine, il a d'autres chats à fouetter comme il dit, pourquoi des fouets pourquoi des chats, mystère.
Les arbres d'usine le captivent plus qu'un palmier mort.

Vive a plus de soixante essences sur son étagère, conservées dans de minuscules estagnons en aluminium brossé, flacons en verre, cylindres transparents de la taille de son auriculaire avec bouchon et tige en plastique. Dans une répartition par espèces, l'essence d'ylang ferait face au bestiaire – cire d'abeille, castoréum, ambre gris. La famille olfactive l'associe aux fleurs blanches – tubéreuse, jasmin, fleur d'oranger. La couleur la rapproche des essences de citron, de laurier. La géographie la flèche vers la vanille et le vétiver. Mais elle préfère classer les fleurs avec les fleurs, les racines avec les racines, les arbres avec les

arbres. Des essences d'arbres elle en a quarante-deux, elles comprennent bien sûr des fleurs d'arbres, des feuilles d'arbres, des écorces, des bois et des racines d'arbres car les arbres sont des mondes. Son classement est alphabétique, d'amyris à yuzu. L'ylang, numéro quarante-trois, prend place à la droite du tolu.

C'est le père qui constitue sa collection. Quand on l'interroge sur le métier de son père, pour faire simple elle répond parfumeur, ce qui au sens strict est faux : on se le figure *nez*. On se trompe. Il agit bien en amont. Avant l'artiste. Avant la formule. Avant le mélange versé dans des flacons chics et chers ou dans des pains de savon ou des crèmes et cosmétiques ou des kits d'aromathérapie et des déodorants d'intérieur, des bidons de lessive, de liquide vaisselle ou de détergent WC et aussi des yaourts, des glaces, des pâtisseries et des biscuits industriels, il est avant le nom, son père, avant la marque au bel habit, avant la boutique et la publicité, tout en haut de la chaîne. Il est du côté de l'ombre. De l'usine, des cuves, des alambics, des extracteurs, du gaz, de la vapeur, des solvants et alcools. Du côté des huiles, des hydrolats, des beurres, des concrètes, des résinoïdes et des absolues, qu'il vend dans le monde entier. Des odeurs franches, âpres, corrosives et tenaces. Du produit tout nu. Du côté des ouvriers que précèdent les sourceurs que précèdent les paysans qui cultivent et collectent, tous ils se tiennent la main. Il est dans les feuilles, les fleurs, les bourgeons, les écorces, les bois, les sèves, les rhizomes, les racines, les mousses et les lichens et même les cires et même les glandes. Il est dans la terre et les graines, dans l'informe, dans les limbes. Il est dans la *matière première*.

Avant premier il n'y a rien. Il y a zéro. Sur le double décimètre de Vive dix traits serrés figurent l'espace entre 0 et 1 mais plus à gauche, au-delà d'une rognure de plexiglas, c'est le vide. Son père se tient là, au début de tout. Il est d'un monde insoupçonné dont le langage, les gestes, les savoirs restent étrangers aux enfants de l'école, aux cousins, à presque tout le monde. Même sa meilleure amie Alia, qui contre un rouleau de réglisse promène parfois ses yeux sur l'étagère sans avoir le droit d'y toucher, ne sait pas ce qu'est le tea tree, n'a jamais vu d'essencier ni d'appareil de distillation moléculaire. Alia ignore que le cèdre de Virginie n'est pas un cèdre mais un genévrier ; que le baume Pérou n'a jamais poussé au Pérou ; que la rose de Damas est cultivée en Bulgarie. Elle s'extasie sur le bleu profond d'une essence de camomille, le vert violacé de l'essence de vétiver, persuadée que les coloris reflètent ceux du végétal. Vive ne la contredit pas, elle a ses secrets d'initiée.

Elle fixe le nouveau flacon plein d'îles dorées, d'orgeat et d'animaux étranges, la trace d'huile essentielle d'ylang-ylang au bout de ses doigts devrait suffire à l'emporter mais elle pense toujours au palmier. Aux larves. Charançon et ylang ont jailli de concert dans l'univers, l'un entrave le pouvoir de l'autre et la retient ici. Elle cligne des yeux, veut chasser larves. Larves résiste, comme la tache de cerise sur son t-shirt blanc. Tu frottes, tu frottes, tu ponces, rien à faire, elle est si incrustée qu'on la croirait ancienne.

Elle est persuadée que *larves* est neuf. Pour ce qui est du mot, elle a raison. Pour ce qui est de l'image des larves, c'est moins sûr. Même si en effet, des larves de *Rhynchophorus ferrugineus* stricto sensu, jusqu'au jour de l'élagage, jamais elle n'en avait vu.

4

LE T-SHIRT

Vive se regarde dans la glace vêtue de son t-shirt neuf. À cause du coup de soleil, l'oncle Will a devancé le cadeau qu'il lui offre chaque fin d'été avant de reprendre le train. Les manches couvrent les bras jusqu'aux premières phalanges, le col un peu lâche laisse voir un liseré de peau rose vif, rosbif elle pense, luisante de Biafine. Le t-shirt permet de sortir car sa mère a été formelle : sans protection, pas de jardin. Vive touche les reliefs des lettres de son prénom, floquées à hauteur de poitrine en gerbes orange et jaune fluo sur fond noir, semblables à des explosions de feu d'artifice : du feu contre le feu, a déclaré Will en gonflant le biceps – la pyrotechnie c'est son domaine.

eviV, renvoie le miroir. Vive adore son prénom, à l'envers, à l'endroit. Elle n'a pas d'homonyme. Elle s'appelle Vive à cause de *L'Eau vive*, dit sa mère. Si Giono joue sa part dans ce choix on l'ignore, car Annabelle ne se réfère qu'à la chanson de Guy Béart. Les pochettes de 33 tours éclatent sur son mur, et celle-ci en particulier, aux couleurs de l'arc-en-ciel sur arrière-plan noir, assorties au t-shirt. La chanson compte trente-cinq *v*, c'est l'histoire d'une fille au pays des olives, qui court pareille à un ruisseau.

Tout à l'heure, elle est revenue cramoisie du terrain de tennis. Son père l'avait pourtant juré à sa mère : casquette et crème solaire. Vive a de la corne sous les talons à force de marcher nu-pieds mais une peau de lait, c'est rare chez les enfants d'ici.
C'est à moto qu'ils sont partis en fin d'après-midi, son ventre à elle plaqué à son dos à lui, contre le blouson à l'odeur de cuir, des moucherons collés à la visière. Marco a d'abord joué contre son ami Sam, sous les tilleuls Vive a siroté un coca. Quand est venu son tour, le père a fouillé le sac de sport, retiré la gourde, la serviette. Merde, il a dit, en s'épongeant le front. Quoi ? a demandé Sam. Il avait oublié la casquette et la crème solaire. Annabelle va me tuer, il a ri. Et Sam a ri aussi parce que bien sûr, ça n'arriverait pas. Le père s'est tourné vers Vive : ce sera notre secret. Ils ont checké de leurs poings fermés puis il lui a renversé la gourde sur la tête. Vu l'heure, ils ne joueraient pas vingt minutes. La chaleur montait de la terre battue pas arrosée pour cause de restrictions d'eau. Vive a senti ses mollets cuire, ses épaules cuire, sa figure cuire tandis que des flammèches rousses léchaient ses baskets mais elle a tenu bon, réussi d'affilée trois services, renvoyé des revers amples comme des figures de danse, lacs-des-cygnes dit Marco, fais-moi des lacs-des-cygnes pour qu'elle ouvre sa cage thoracique, plusieurs volées placées ; pas question de chouiner, elle voulait recommencer. En conséquence de quoi : paracétamol, bain de lait, compresses et crème grasse, colère d'Annabelle qui en effet n'a pas tué Marco, et t-shirt à manches longues. Une dispute de plus à confier à Daphné dans le ventre des lauriers.

La précédente remonte au jour du Loup, en juillet, un torrent dont le froid saisit la peau jusqu'au cœur et l'arrête un instant – le chaud suave qui déboule dans les veines, après, quand on se couche sur la roche brûlante, vaut bien cette morsure. Cette fois-là, le père a décidé de se baigner du côté des bouillons, rapides peu profonds tressés serré entre les pierres que Dan remonte parfois avec son club de canyoning, ils s'ouvrent sur des piscines turquoise. D'un coup, du haut d'un promontoire, Marco pousse Vive. Un geste sans élan, à peine esquissé, qui vise là, entre les omoplates, et qu'à cause de la surprise et de la maigreur de Vive nulle résistance ne contre : tout de suite le petit corps s'arque dans le vide. Vive a le temps d'entendre hurler sa mère avant de sentir sa peau se retrousser jusqu'au crâne et son cœur s'arrêter vraiment. Elle cherche l'air au-delà du bleu tremblé de la surface, ses muscles anesthésiés tentent de se propulser hors d'une eau plus épaisse que l'argile. La poussée d'Archimède l'extrait mieux que ses propres efforts avant que ses poumons cèdent. Crachant, toussant, elle perçoit la voix de Marco dont sa myopie floute la silhouette, là-haut : laisse, je te dis, elle va y arriver, puis les fous aboiements de Jujube. Annabelle se jette à l'eau, Dan à sa suite. Jujube rattrape Vive la première, pataude et labourant son dos de ses griffes, eux ne la rejoignent qu'entre les rochers où le courant la dépose. Annabelle frotte l'enfant, cheveux, bras, poitrine, lèvres noires. Hagarde, Vive contemple Jujube s'ébrouer et Dan furieux, moulé dans un caleçon long qui lui gomme les jambes, goutter comme un triton dans le soleil doré. On la ramène claquant des dents jusqu'aux serviettes. Putain papa tu déconnes, marmonne Dan, son père n'entend pas. Irresponsable,